



MICHEL HONAKER

L'AGENCE
PINKERTON

4

LE TOTEM DU PEUPLE SANS OMBRE

Flammarion

Extrait de la publication



NE PROVOQUE PAS LE NAITAKA.

**Il n'obéit à rien ni personne, à l'exception
du Dieu-Corbeau, le créateur de toutes choses.
Si tu te dresses devant lui, il t'anéantira.**



**Neil Galore est de retour dans le « Wild » glacial.
Chargé d'enquêter sur de mystérieuses disparitions de colons,
il se retrouve au cœur de la tribu des Indiens Salishs,
que tous accusent. Mais Neil connaît le responsable :
le Naitaka, ce monstre qui hante les profondeurs d'un lac.
Esprits, chants anciens, totems sacrés : Neil est embarqué
dans une aventure mystique et terrifiante...**

ILLUSTRATION DE BENJAMIN CARRÉ

L'AGENCE
PINKERTON

Du même auteur :

– « *Les Survivants de Troie* »

Tome 1 : Le Prince sans couronne

Tome 2 : La Forteresse des oracles

– « *Odyssée* »

Tome 1 : La Malédiction des pierres noires

Tome 2 : Les Naufragés de Poséidon

Tome 3 : Le Sortilège des ombres

Tome 4 : La Guerre des dieux

– « *Terre Noire* »

Tome 1 : Les Éxilés du Tsar

Tome 2 : Le Bras de la vengeance

Tome 3 : Les Héritiers du secret

– « *Chasseur Noir* »

Tome 1 : Chasseur Noir

Tome 2 : Le Cérémonial des ombres

Tome 3 : L'Enchanteur de sable

– « *Hercule* »

Tome 1 : L'Héritier de la foudre

Tome 2 : La Sentence de Delphes

Tome 3 : La Révolte des Titans

– « *L'Agence Pinkerton* »

Tome 1 : Le Châtiment des Hommes-Tonnerres

Tome 2 : Le Rituel de l'Ogre Rouge

Tome 3 : Le Complot de la Dernière Aube

– « *Yakusa Gokudo* »

Tome 1 : Les Otages du Dieu-Dragon

© Flammarion, 2013

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0812-8654-2

MICHEL HONAKER

**L'AGENCE
PINKERTON**

4

LE TOTEM DU PEUPLE SANS OMBRE

Flammarion

Dans le tome précédent, Neil Galore a mené à bien la périlleuse mission dont l'avait investi l'Agence Pinkerton : déjouer le complot de la Dernière Aube. Ce plan machiavélique, visant la destruction par les flammes du siège de l'Agence et de la ville de Chicago, était orchestré par les dirigeants de la Brigade Pâle, Montgomery et Cecil Wardrop, ennemis jurés des agents fédéraux.

Accompagné de son équipe, Neil s'est rendu en Colombie-Britannique, retrouvant le professeur Larrymore et sa machine volante. Après une lutte sans merci, l'engin et son concepteur ont fini au fond du lac Okanagan. Mais au retour, Neil et Armando ont été attaqués par une étrange créature, le Naitaka. Seul Neil a survécu. La perte d'Armando a bouleversé toute l'équipe.

En parallèle, Neil a appris que Cecil Wardrop est bien son père, et Montgomery a réussi à mettre le feu à la ville. Notre agent s'est alors lancé dans une course impitoyable, se soldant par la mort de Cecil. Montgomery, lui, s'est échappé.

Malgré les efforts des Pinkerton, une grande partie de Chicago est sous les débris, et l'Agence n'est qu'un amas de ruines. Alors que l'Agence renaît de ses cendres, tel un phœnix, afin de faire régner l'ordre et la justice, Neil est déjà appelé pour une nouvelle mission, aux abords du dangereux lac Okanagan...

1. CE QUE DISAIT LE MORT

Chicago, février 1872

La victime était étendue dans le caniveau face contre terre.

À en juger par le filet de sang qui sinuait sur la terre détremnée, l'agression s'était produite quelques instants seulement auparavant. Deux policiers en uniforme se tenaient penchés au-dessus du corps avec la nonchalance de ceux qui sont habitués à ce genre de macabre découverte. Les flammes du Grand Incendie survenu à l'automne précédent avaient peut-être réduit en cendres une grande partie du Patch, ce quartier déshérité bordant Randolph Street... Il n'en restait pas moins un creuset de violence où l'on jouait encore du poignard et du pistolet. Tripots et maisons de tolérance, propices à tous les trafics et à toutes les rivalités de territoire, s'étaient relevés des décombres plus vite que les autres commerces.

Un cercle de badauds commençait à se former autour du corps abandonné aux premières ombres du crépuscule, sans que les deux constables ne prennent la

peine de les éloigner. Ces derniers se souciaient peu de recueillir les indices susceptibles de mener au coupable. Un mort de plus à Chicago, la cité du crime transformée en champ de ruines... Une telle broutille ne valait pas que l'on prenne tant de précautions. D'autant qu'il faisait frisquet en cette fin d'hiver et que ces représentants de l'ordre, sanglés dans leurs uniformes raides, avaient déjà fort à faire pour se réchauffer.

Ils se tenaient ainsi dans l'expectative quand les trois gentlemen apparurent à l'angle de la rue en déchirant le rideau de brume qui montait du lac Michigan. Ils marchaient côte à côte, d'une démarche si décidée que les curieux s'écartèrent aussitôt pour leur céder le passage. Ils affectaient une mise qui pouvait les faire passer pour de hauts fonctionnaires : complets de laine neutres, gilets molletonnés à carreaux passés sur des chemises blanches amidonnées, cravates noires des plus strictes. Leurs chapeaux melon ajoutaient à leur apparence de notable, et pourtant nul ne s'y trompa. Cette manière inimitable d'avancer sur le qui-vive, les bras ballants, le visage fermé et l'œil mobile, cette forme de suffisance envers le commun des mortels, qui ressortait toujours, quels que fussent leurs efforts pour la dissimuler.

Sans se cacher, certains crachèrent sur leur passage en marmottant :

— Saletés de Pinkerton ! Regardez-les, ces fichus cow-boys !

Ces élégants prirent grand soin de dégager le badge de fer épinglé sous leur veston, bien distinct de celui de la police officielle... Deux d'entre eux portaient un ceinturon auquel ne manquait aucune cartouche, où pendait un revolver Remington Army. Ils présentaient une belle carrure et un physique indiscutablement

irlandais : teint pâle, taches de rousseur, cheveux très clairs. Le troisième était de taille plus modeste, étroit d'épaules sans être pour autant un gringalet et ne portait pour arme qu'un petit Derringer deux coups dont la crosse dépassait de sa boucle de ceinture. Il se distinguait par sa jeunesse, et un visage mince barré par des sourcils noirs et une petite moustache soigneusement taillés.

J'étais ce troisième homme. J'étais l'un de ces agents Pinkerton, que l'on surnommait familièrement, et sans aménité, des « Pinks ». J'appartenais à cette police privée célèbre dans tous les États de l'Union, et j'en tirais une certaine vanité – que je prenais soin de dissimuler derrière un masque indéchiffrable. J'avais soigneusement préparé notre entrée sur la scène de crime, de manière à ne laisser d'autre solution aux policiers de la ville que de nous y admettre. Le temps pour eux de réaliser notre présence, et j'étais déjà agenouillé auprès du cadavre, à m'informer sur ce qui avait pu se produire.

Comme à chaque fois en ces circonstances, mes deux adjoints aussi massifs que peu commodes firent rempart de leur carrure avantageuse pour me permettre de travailler. O'Donnell et O'Flaherty m'avaient été d'une aide précieuse durant tout l'hiver, au cours de cette mission éprouvante que constituait le rétablissement de l'ordre dans le chaos des rues dévastées et jonchées de débris calcinés. Ils m'étaient aussi dévoués que des compagnons de guerre, depuis que je les avais tirés d'un traquenard à l'automne dernier¹, en gare de Joliet. Les deux « O' » ainsi que je les surnommais, estimaient

1. Voir tome III : *Le Complot de la Dernière Aube*.

me devoir la vie et à ce titre, se dévouaient sans compter pour assurer ma protection.

J'auscultai la victime, en imprimant la paume de mes mains en différents endroits de son corps, de ses effets personnels, à la recherche de mes visions, dont je savais qu'elles ne tarderaient pas à surgir devant moi, tels des éclats de verre déchirant l'instant présent...

— Quelqu'un a vu quelque chose ? s'enquit mon compère O'Donnell en scrutant la réaction des policiers en uniforme.

On aurait pu imaginer qu'ils se seraient félicités de notre présence, et de l'aide que nous pouvions leur apporter. Mais ce ne fut pas le cas. Pas plus que les badauds, ils ne dissimulaient le mépris qu'ils éprouvaient à notre égard, qui se doublait d'une certaine forme de jalousie... Et de crainte. Beaucoup de ces policiers étaient plus corrompus que des rats morts. Ils auraient préféré noyer l'un d'entre nous dans le lac Michigan plutôt que d'arrêter l'un des rois de la pègre qui leur graissaient si généreusement la patte. Aussi, ces supposés collègues de la force publique nous toisèrent de haut.

— De quoi vous vous mêlez, les Pinks ? répliqua l'un des deux. Ce n'est pas votre juridiction !

— Dégagez avant qu'on appelle les renforts, ajouta son partenaire. Ce ne serait pas la première fois qu'on tabasserait de pauvres Pinks perdus dans une ruelle sombre...

J'en savais quelque chose personnellement pour avoir goûté une fois à la caresse de leurs matraques. Mes adjoints d'Irlandais les prirent au mot et s'avancèrent vers eux les poings serrés, avec ce petit sourire en coin qui signifiait qu'ils étaient tout prêts à

en découdre à tout moment. J'interrompis ces facéties sans pour autant cesser mon « auscultation ».

— Messieurs, rappelai-je, l'Agence Pinkerton est une police fédérale qui n'a besoin d'aucune juridiction. Elle enquête où elle veut, traverse les quartiers et les frontières à sa guise, du moment qu'elle possède un mandat pour le faire. Et j'ai dans ma poche une copie de celui qu'a contresigné le maire de la ville, et le gouverneur de l'État...

Devant l'ampleur du chaos qui s'était installé dans la cité après le Grand Incendie, l'Agence avait été mise à contribution pour réprimer l'anarchie qui s'était ensuivie, mettre un terme aux actes de pillage et de prédation qui s'étaient répandus comme une gangrène dans la cité partiellement détruite. Les deux constables ne pipèrent mot.

— On sait qui est ce pauvre type ? en profitai-je pour lancer à la cantonade.

— Devine-le tout seul, fiston, me répondit-on dans l'assistance, puisque tu es si fort !

Mes Irlandais goûtèrent assez peu le manque de respect dont j'étais l'objet, et O'Flaherty leva un doigt menaçant.

— À votre place, j'évitais de lui parler comme ça. Vous ne savez pas qui c'est ? Neil Galore, le gars qui a rétabli l'ordre dans votre fichu quartier !

— Le gars de la Branche Spéciale ? Le médium ? entendit-on.

Surpris, l'un des constables se pencha vers moi :

— C'est vrai, ça ? Vous êtes le type dont parlent les journaux ? Le gars qui a des visions ?

J'aurais préféré éviter la publicité. J'avais déjà du mal à me concentrer. Je décidai de conserver le silence.

— La Branche Spéciale n'existe pas, pouffa son collègue. C'est une légende pour effrayer le péquin.

Son compère n'en était pas aussi convaincu, car il me glissa à l'oreille :

— Je le connais, ce pauvre gars. C'est l'horloger qui habite au coin. Un juif. On l'a entendu crier. On a accouru, mais c'était trop tard. Une tentative de vol qui aura mal tourné, entérina le policier.

— Possible...

En réalité, j'en doutais. C'était la seconde fois qu'un horloger se faisait mortellement agresser dans le secteur. Il ne pouvait plus s'agir d'une simple coïncidence. J'examinai le corps avec d'autant plus d'attention, relevai la blessure mortelle au thorax, portée par une arme blanche plus longue et effilée que celles dont les canailles de Randolph Street avaient pour habitude de se servir. Je notai l'expression de terreur qui déformait le visage du malheureux, un homme d'une soixantaine d'années, moustachu, vêtu d'un tablier à bretelles propre à sa profession. Mon attention se porta sur le poing fermé du mort. La rigidité cadavérique n'avait pas encore fait son œuvre et je pus desserrer les doigts encore souples pour en retirer un bouton doré... Il appartenait indiscutablement à un gilet de belle facture, car on ne prend pas la peine de coudre un accessoire pareillement ciselé sur du tout-venant.

Je forçai ma concentration en le serrant dans ma main.

Mes efforts ne passèrent pas inaperçus parmi les badauds. Quelqu'un demanda ce que j'étais en train de faire.

— Il écoute ce que dit le mort, répondirent mes deux Irlandais avec le plus grand sérieux.

L'argument impressionna et chacun retint son souffle.

Il y avait une part de vérité dans cette boutade. La conscience ne disparaît pas instantanément avec la vie. Elle demeure dans l'esprit du défunt quelque temps encore, assez vivace pour révéler, à qui sait le percevoir, certaines images, certains souvenirs. J'étais de ceux qui savaient capter de telles images, saisir de tels souvenirs. Il ne fallut qu'une poignée de secondes avant que le décor de la ruelle ne s'efface devant mes yeux, que les gens présents n'en disparaissent... J'étais revenu plusieurs minutes en arrière sur ces mêmes lieux, au moment où l'horloger, dans un suprême effort pour retenir son meurtrier, était parvenu à lui arracher ce bouton doré. Il était sorti de son échoppe, dont j'apercevais la vitrine encroûtée de poussière, pour courir derrière son voleur... Ce dernier s'était subitement retourné et il avait tiré de sa canne une longue et fine lame aussi longue qu'un avant-bras...

De cet homme, je ne vis que le bas du visage ombré par un galurin commun en peau de chèvre, le manteau à larges pans qui balayaient le pavé, et le curieux pommeau de sa canne-épée, une tête de chien en ivoire... Mortellement frappée, la victime s'était effondrée. Je vis ce qu'elle avait vu avant de rendre l'âme, ce sol qui se rapprochait de moi à grande vitesse...

Puis ce fut le noir.

Je rouvris les yeux. Je tremblais de tout mon corps. L'expérience n'était jamais sans douleur, ni conséquences mentales. Je me tenais toujours auprès du cadavre, mais assis sur mon séant, hébété, jambes piteusement écartées... Non. L'assassin n'avait pas fui. Il était revenu sur ses pas. Il était présent, tout près... Les badauds m'observaient d'un air hilare, ainsi que

l'on observe les gestes d'un magicien de foire qui vient de rater son tour. Je scrutai leurs visages rieurs tournés vers moi. Un seul restait de marbre, à demi visible sous le rebord du chapeau en peau de chèvre. Je croisai l'éclat singulier de son regard...

— Vous ! criai-je en tendant un index accusateur dans sa direction.

Aussitôt, l'individu se retira du cercle des badauds et disparut à ma vue.

Avant que mes adjoints n'aient le loisir de comprendre ce qui se passait, je m'étais redressé pour m'élançer dans son sillage. Quelle audace ! Quel incroyable culot de revenir ainsi sur les lieux de son crime en se mêlant aux curieux ! Comme j'atteignais l'extrémité de la ruelle, je l'aperçus qui s'agrippait à un échafaudage en souffrance pour atteindre le toit d'un immeuble partiellement calciné, et avec quelle agilité ! Je n'étais pas moins souple, ni moins déterminé. Je le suivis sur ces passerelles de bois jetées par-dessus les moignons de maçonnerie noircie. Il sauta sur une bâtisse voisine en contrebas, et je n'hésitai pas à l'imiter. Il coulissa le long d'une gouttière pour atterrir dans une cour jonchée de débris. Je fis de même.

Pas question de le laisser filer.

Quand il se faufila parmi les omnibus qui parcouraient Ohio Street, au risque d'être piétiné par les attelages, j'avais refait une grande partie de mon retard. Il sortit un temps de mon champ de vision, et peut-être crut-il m'avoir semé. Mais j'avais deviné ses intentions. Il se dirigeait droit au nord, vers la rivière. Je coupai par une étroite venelle et parvins à lui tomber dessus alors qu'il longea le quai en ralentissant l'allure, un peu trop sûr de son fait... Je l'agrippai par le pale-tot et l'entraînai à terre, sans lui laisser le temps de

dégainer sa canne-épée, dont j'avais entrevu la redoutable efficacité. Seulement, tout athlétique que j'étais à cette époque, j'avais présumé de ma vigueur. L'individu fléchit les genoux et me fit basculer par-dessus ses épaules. Il aurait pu alors profiter de mon étourdissement et décamper, mais il revint vers moi avec un sourire. Il ne voulait pas rater une occasion d'écraser le museau d'un Pinkerton, telle fut la pensée qui me traversa.

De fait, il me sauta à la gorge en me bourrant de coups de pied et de poing, avec une technique singulière qu'il ne m'avait jamais été donné de rencontrer. J'encaissai tant bien que mal à la manière d'un boxeur, en levant ma garde, en serrant mes coudes, ce qui me permit au moins de me remettre sur mes jambes. Seulement j'avais beau me démener, ma défense prenait l'eau. Plus question de finasser. J'en vins à chercher à tâtons mon pistolet Derringer. Quoique de petit calibre, une balle tirée à bout portant par cet engin ne laisse aucune chance...

Avant que j'aie seulement pu l'effleurer, mon agresseur lâcha prise et se remit à courir. En un rien de temps, il se confondit parmi les passants médusés et disparut sur le pont. J'avais le souffle trop court pour trouver la force de lui courir après. Mes deux adjoints irlandais me trouvèrent les mains sur les genoux, m'efforçant de reprendre haleine en grimaçant.

— Il a filé, avouai-je, la mort dans l'âme.

— Vous avez pu voir de qui il s'agissait, chef ?

— Non. Mais plus tout jeune. Peut-être la cinquantaine. Un ancien militaire. Ou alors un champion de boxe française.

— C'est maigre pour un signalement, convint O'Donnell.

— Vous êtes dans un fichu état, constata O’Flaherty.
— Vous avez dégusté, grimâça O’Donnell. La glace, il n’y a que ça...

— Ouaip, enchérit son compère. Vous pouvez nous croire. On a l’habitude.

O’Flaherty me tendit mon précieux chapeau melon abandonné pendant la poursuite. Je l’essuyai d’un revers de manche et le remis dignement sur mon crâne.

— Je rentre au bureau, décidai-je. Il ne s’agissait pas d’un simple vol crapuleux. Il faut ouvrir une enquête.

Je m’apprêtais à revenir sur mes pas quand mes adjoints me retinrent.

— Holà, chef, vous êtes sérieux ? Vous n’auriez pas oublié un détail ?

Leur expression atterrée, autant que leur silence à tous deux me firent revenir la mémoire.

— Oh, bon sang ! La remise de la médaille à l’hôtel de ville ! On a fait un crochet en entendant les coups de sifflet des constables... On est vraiment obligés d’y aller ?

Mes deux compagnons levèrent les yeux au ciel.

Dépôt légal : avril 2013
N° d'édition : L.O1EJENOOO934.NOO1
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse